

—Chacun pour soi, après tout. Ils ont du sorgho, eux. Eh bien, qu'ils mangent du sorgho.

Valentin ayant eu un moment la même idée que Richard au sujet de James, ce dernier avait failli passer un mauvais quart d'heure. Heureusement pour lui, Valentin comprit combien une lutte entre les prisonniers serait déplorable. Il calma Richard, qui bouillait de colère, et proposa au domestique de leur vendre un morceau de son butin.

—A quoi me servirait l'argent en ce moment ! répondit James, les yeux fixés sur sa grillade, pas même à me faire enterrer !

—Voyons, lui dit M. Mazeran, raisonnons un peu : ou tu périras ici, ou tu te sauveras.

—Jolie alternative, murmura James avec humeur. C'est pourtant grâce à sir Richard que je me trouve dans cette position-là.

—Comment, drôle ! s'écria Overnon en s'élançant vers lui.

Du calme ! du calme ! fit Valentin, qui saisit la main de son ami... Si tu dois périr, reprit Valentin en s'adressant de nouveau à Kanstick, ce n'est pas une livre de viande de plus ou de moins qui t'en empêchera.

—Qui sait ?

—Si tu dois te sauver, au contraire une guinée aura bien son mérite quand tu arriveras au Cap.

—Oh ! Dieu tout-puissant, si j'étais certain d'arriver au Cap ou seulement à Kuruman ! s'écria James en levant les bras au ciel.

—Il ne faut jamais désespérer. Voyons, une guinée pour la moitié de ta viande.

—Une guinée, murmura James en haussant les épaules d'un air dédaigneux.

—Une volée de coups de bâton, plutôt, s'écria Richard exaspéré.

—Fais ton prix, alors, dit Valentin.

James hésita.

—Dame, dit-il, en ce moment les provisions sont une question de vie ou de mort, et vous devez être fort riches tous.

—Si nous vivons.

—Sans doute...

—Eh bien ?

—Eh bien, cinquante guinées pour la moitié de mon buffle.

Ne pouvant épancher sa colère, Richard prit le parti de prendre la chose en riant et de laisser faire Valentin.

Après un assez long débat M. Mazeran obtint la viande pour 500 fr., que Richard et lui promirent de payer à James dès qu'ils arriveraient en pays chrétien. Ils emportèrent la part qu'ils venaient de payer si chèrement, et s'empressèrent de préparer quelques tranches de buffle pour les pauvres femmes. C'était bien dur et bien coriace, mais on ne saurait se figurer à quel point le besoin de manger de la viande tourmente les Européens lorsqu'ils restent quelque temps sans en goûter.

Ce besoin de nourriture animale est un appétit distinct de la faim et fait quelquefois presque autant souffrir.

Ce repas peu succulent fit pourtant un bien extrême aux deux jeunes femmes, dont il ranima les forces épuisées.

On avait espéré que M. Novéal reviendrait avant la nuit, mais le soleil était couché depuis longtemps sans que Tamanou eût reparu.

Nous n'avons pas besoin de dire avec quelle inquiétude on attendait son retour.

Il avait été convenu qu'on diviserait la nuit en deux parts : Clémence, dom Antonio et Richard devaient veiller au salut commun durant la première moitié ; Juliette, Valentin et Kanstick, du-

rant la seconde. Mais comme on espérait toujours voir arriver M. Novéal, la seconde escouade, le second quart, comme disent les marins, attendit jusqu'à minuit pour se livrer au repos.

La nuit s'écoula sans accident, mais aussi sans ramener M. Novéal.

Vers cinq heures du matin, M. Mazeran, qui veillait en compagnie de James Kanstick, entendit ce dernier pousser un cri de détresse.

—Qu'y a-t-il ? demanda Valentin en courant au domestique.

—Rien, monsieur, rien, murmura James, qui n'en continuait pas moins à jurer tout bas.

Le pied de Valentin heurta un débris de poterie. Il se baissa et ramassa un fragment de terre cuite tout humide de l'eau qu'il avait contenue.

—Ah ! ah ! dit Valentin, qui se douta de la vérité, il paraît, maître James, que vous aviez vos petites provisions d'eau à part.

—J'avais économisé ma ration, répondit piteusement l'Anglais.

—C'est à dire, reprit Valentin, que, tandis que nous mettions tout en commun, vous gardiez sournoisement pour vous ce que vous aviez, tout en prenant comme chacun de nous votre part du bien commun. Ceci est plus que de l'égoïsme, maître James, et si vous recommencez, vous vous en trouverez mal.

James ne répondit pas ; il se contenta de murmurer, de façon à ce que Valentin ne pût l'entendre, sa maxime favorite :

—Chacun pour soi.

En réfléchissant à l'absence prolongée de M. Novéal, dom Antonio avait supposé que Gaspard, surpris par la nuit à quelque distance de Séroura, avait été obligé de s'arrêter et de coucher entre les branches de quelque arbre ou auprès d'un brasier destiné à éloigner les bêtes féroces. On espérait qu'il se serait remis en route avant le jour et qu'il ne tarderait pas à arriver.

Les heures s'écoulaient cependant et M. Novéal ne paraissait pas.

Dès le lever du soleil, les Batongas avaient commencé à former des groupes autour de l'enclos. On voyait qu'il attendaient avec impatience le retour de Tamanou et la lutte entre les deux sorciers. Tazilé, lui, se promenait majestueusement sur la place. Chaque heure de retard de Gaspard, ajoutait à l'importance de son rival.

En revanche, les inquiétudes des premiers devenaient de plus en plus vives.

Pour tromper les ennuis de l'absence, Clémence et Juliette causaient de leur enfants.

—Les reverrons-nous jamais ?...se disaient-elles.

—C'est après-demain le jour de naissance d'Emma, dit Mme Bartelle ; pauvre petite !... Pourvu que Toinette songe à lui souhaiter sa fête !

—Au combien du mois sommes-nous donc ? demanda Clémence.

—Au quatre janvier, je crois, répondit Juliette. Du reste, nous allons voir.

Elle prit dans le petit sac de voyage qu'elle portait toujours un de ces agenda-guides qu'on fabrique dans presque toutes les colonies anglaises, et qui donnent, outre les dates, une foule de renseignements sur les monnaies, les usages, les phénomènes astronomiques, etc., etc.

—Oui, reprit Juliette, après avoir consulté l'almanach placé en tête du Guide, c'est bien aujourd'hui le 4 Janvier :

—Tiens, dit Clémence, qui avait passé le bras autour de la taille de sa cousine et qui lisait pardessus l'épaule de Juliette, c'est dans treize jours la fête de dom Antonio ; il faudra que nous la lui